

tout ce qu'il y a de plus sacré dans leur religion, l'authenticité de ces extraits. Après leur avoir fait une sévère réprimande pour cette prostitution de leur caractère sacerdotal, je refusai de les laisser procéder à leur serment.

« Ici se termine le récit des tromperies de mon brahmane : cependant ses travaux ont du bon, et sa volumineuse collection d'extraits m'est encore d'une grande utilité, parce que chacun d'eux contient toujours beaucoup de vérités, et par conséquent les savans n'auront pas été trompés dans les conclusions générales qu'ils auront tirées de mon "Essai sur l'Égypte." Ces conclusions sont vraies dans leur ensemble, mais il pourrait être dangereux de s'en rapporter à quelques passages isolés. Dans le travail actuel j'ai recueilli avec soin tout ce qui se trouve dans l'Inde et "l'Éthiopie" et "l'Égypte."

Après avoir cité longuement, et en détail, quelques exemples des mensonges de son pandit, l'auteur anglais fait la remarque suivante :

« Cependant la ressemblance de ces légendes et de plusieurs autres, que pour cela même je cite dans cet ouvrage, avec celles des Égyptiens et des autres mythologistes, est si frappante qu'elle prouve une identité originelle. Car, dans mon humble opinion, elle ne peut avoir été purement accidentelle. Cela démontre aussi quelque relation ancienne, sinon quelque affinité primitive entre des nations chez lesquelles nous trouvons ces légendes également répandues (p. 260).

Ailleurs, Wilford ajoute que, malgré ces altérations de quelques noms et de quelques légendes dans son premier "Essai," leur tendance n'est point faussée ni leur but manqué ; leurs propositions et leurs conséquences générales sont vraies, et en se défiant de quelques détails, les savans peuvent se fier à l'ensemble.

Ainsi les erreurs de Wilford, quoique réelles, n'ont pas toute la gravité qu'on s'était complu à leur supposer. D'ailleurs, elles ne portaient que sur ses premiers "Essai ;" et comme il avait encore son manuscrit en sa possession quand il s'en aperçut, il put les corriger ou du moins les signaler comme nous venons de voir.

En second lieu, son trompeur étant mort quand il écrivait "l'introduction" que nous venons de traduire presque en entier, celui-là, du moins, ne pouvait plus le tromper, et il devait avoir appris à se tenir en garde contre les autres dans ses essais ultérieurs. Ces derniers méritent donc plus de confiance et ne doivent pas inspirer la même inquiétude. Voici les titres de ceux qui sont postérieurs à cet avertissement que nous donne Wilford sous forme "d'introduction," dans le VIII^e volume des "Recherches asiatiques" (p. 245-266).

I. "Essai sur les systèmes géographiques des Hindous.—II. "Sur la géographie et l'histoire d'Anu-Gangan" ou la "province du Gange.—III. "Sur la chronologie des rois de Magadha, empereurs de l'Inde.—IV. "Sur l'ère de Vicramaditya et de Salivahama.—V. "Sur l'origine, les progrès et la décadence de la religion chrétienne dans l'Inde.—VI. "Sur les îles sacrées dans l'Ouest.

Tous ces traités sont donc exempts de fraude; Wilford avertit d'y avoir l'œil. Si tous ces traités doivent être exempts des soupçons qui planent sur leurs aînés, à plus forte raison celui-ci, dont on présente la traduction, et qui a pour objets "l'origine, les progrès et la chute de la religion chrétienne dans l'Inde," le sera-t-il : puisqu'il est l'avant-dernier, et que par conséquent Wilford devait avoir une profonde connaissance du sanscrit, et une grande expérience d'érudition quand il l'a composé.

Les gens intelligens et instruits ou désireux de s'instruire sur les points les plus intéressans et les plus importans qui puissent occuper l'esprit humain, avoueront, que parmi les lectures sérieuses et élevées, il en est peu de plus neuves, de plus riches, de plus attachantes que celle-ci. Jamais encore ou n'avait jeté une lumière si nouvelle sur l'histoire si peu connue, si peu étudiée et si digne de l'ère du "Christianisme dans la Haute-Asie," ni sur "l'universalité des traditions primitives" qui annonçaient la venue d'un Messie et un renouvellement du monde. C'est par là que l'auteur commence son "Essai" divisé en quatre parties.

Dans la première il parcourt d'un large et savant regard le monde et les siècles pour y chercher ces traditions primitives : il les trouve partout ; et à mesure que les tems approchent, partout il sent et fait sentir le genre humain palpitant dans l'attente. Les rois se troublent, les poètes chantent, les peuples espèrent, la terre implore, le ciel semble pleuvoir et les astres s'arrêter pour prendre un autre orbite.

Ce Messie, dans le haut Orient, sera nommé "Crichna" ou "Bouddha ;" dans l'Occident, Marcellus ;" triple mirage du Christ. L'Inde le reconnaît en quelque sorte en nous parlant sans cesse, dans les plus savans de ses livres, de "l'avatar" ou de la "di-

vinité incarnée" de Rome (Romaca-avatara), et en célébrant sa passion et sa mort sur la croix, dans ses "Pouranas" et dans ses poèmes épiques, sous le nom d'un brahmane "Peiché-cara," ou brahmane ouvrier.

Dans la deuxième partie de son "Essai," Wilford constate la haute antiquité du Christianisme dans l'Inde. Il y trouve établi dès l'an 189. Il y suit jusqu'à l'invasion musulmane et même jusqu'au XIII^e siècle.

Dans la troisième partie, il indique les causes de la décadence du christianisme dans ces contrées. Ces causes furent les excès de la conquête musulmane. Le glaive du koran isolâ les églises de l'Inde et de l'Occident, en s'interposant entre elles, en tranchant les liens qui les unissaient au chef suprême et en arrêtant toutes les communications.

Après cela l'auteur jette un coup d'œil sur ce qu'étaient alors et sur ce que devinrent ensuite les chrétiens restés dans l'Inde. Il parle des chrétiens de Saint-Thomas : à ce sujet on peut ajouter à son texte de curieux détails empruntés à "l'histoire du Christianisme des Indes," par La Croze.

Dans la quatrième et dernière partie, Wilford parle des guerres des chrétiens et des bouddhistes, dans l'Inde, des différentes fêtes religieuses, des relations de l'Inde avec l'Occident, de ses emprunts à la Grèce et de celle-ci à l'Inde. Il nous montre ensuite les Hindous voyageant dans le monde entier, et les Juifs faisant, dès les premiers tems, le commerce avec l'Inde. La conséquence de tous ces voyages et de toutes ces relations, c'est qu'il n'est pas étonnant après cela qu'il y ait tant de traditions bibliques dans les livres de l'Inde, et qu'il est impossible que le christianisme n'y ait pas été connu dès ses premiers tems.

L'auteur finit par une "récapitulation" générale de toutes les parties de son "Essai" et par la description de la "croix" dans l'Inde. Il nous en donne trois dessins.

Tel est le plan sommaire du travail de Wilford. Cette dernière partie, quoique curieuse aussi, nous plaît moins que les autres dans ses passages. Ces certains passages eussent dû venir auparavant : l'auteur semble retourner sur ses pas et se répéter. À cela près, cette partie n'a pas moins d'importance, elle n'est pas d'une lecture moins attachante que les autres ; si elle a quelques assertions hasardées, elle abonde aussi en vérités positives.

CORRESPONDANCE.

À SA GRANDEUR L'ILLUSTRISSIME ET REVERENDISSIME. ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.

M. L'ÉDITEUR,

Nul doute que votre feuille ne doive être l'organe des sentimens qui animent les fidèles de ce diocèse envers leur premier pasteur. Voici venu le jour où Monseigneur nous laisse ; mais il nous assure dans la tendresse de son cœur, que si sa personne est loin de nous toutes ses affections seront pour nous.

MONSEIGNEUR, lorsque vous serez arrivé dans la ville sainte, instruisez le nouveau Pontife, dont les inclinations sont si conformes avec celles de Votre Grandeur, instruisez le des grandes actions qui ont signalé les jours qui ont précédé votre départ ; dites lui que vous avez placé sur le lieu le plus élevé de la cité de Marie, l'asyle sacré de la plus délicieuse des vertus, et que, grâce à votre persévérance, cette ville verra encore s'élever un établissement consacré à l'étude des hautes sciences, sous la direction des enfans de St. Ignace. Nous savons, Monseigneur que l'avancement de cette œuvre vous intéresse singulièrement et votre illustre Coadjuteur nous a donné à penser que nos offrandes pourraient hâter votre retour ; nous donnerions tout, Monseigneur, pour que Votre Grandeur demeurât parmi nous. Mais que disons nous...! allez plutôt prélat trop généreux, puisque c'est pour notre bien. Nous ne dirons pas à Votre Grandeur, ce qu'elle disait à un prélat illustre qui la laissait tout en regrettant son hospitalité si digne de celle de nos pères : nous ne rappellerons pas à Votre Grandeur ces paroles des deux disciples au Sauveur : "Demeurez donc avec nous puisqu'il se fait tard : Mane nobiscum Domine." Partez comblé des bénédictions de tous ceux qui vous entourent et de ceux qui viendront dans la suite ; car, Monseigneur, telles que sont les feuilles dans la forêt, tels sont les hommes sur la terre ; les feuilles qui sont aujourd'hui l'ornement des arbres, sont abattues par les vents et les bois qui reverdissent en poussent de nouvelles. Cette génération passera ; mais il en renaitra une plus belle, toute renouvelée par vos soins, nos fils et nos petits fils béniront votre nom. Allez où vous appellent vos nobles desseins, que le ciel vous accorde des vents favorables, que le vaisseau qui portera Votre Grandeur sillonne à son gré l'onde calme de la mer, pour la mener à son port et la rendre aussi heureusement à son bien aimé troupeau.

Montréal, 28 septembre 1846.

G.